

bien vivre

Domaine d'étude de master « Soutenabilité et hospitalité : bien vivre »
Séminaire « (In-)hospitalité des lieux ? »
Mémoires 2021-2022

Mémoires 2021-2022

Séminaire « (In-)hospitalité des lieux ? »,
département de master « Soutenabilité et hospitalité : bien vivre »,
École nationale supérieure d'architecture de Marseille,
184, avenue de Luminy, case 924,
FR-13288 Marseille Luminy, CEDEX 9

Équipe encadrante :
Nadja Monnet, Matthieu Duperrex et Julia Rostagni.

© textes et photos : auteur-e-s, sauf mentions.
© photo de couverture : Nils Freyermuth

Voir les autres travaux du séminaire :
<https://www.marseille.archi.fr/enseignements/productions-pedagogiques-de-lensam/de4/in-hospitalite-des-lieux/>

LA VILLE ET SES VIES PASSÉES

Eyragues, avant et maintenant,
racontée par ses habitants.

Louna Deville

DE4 soutenabilité et hospitalité : bien vivre

Séminaire / (in)hospitalité des lieux ?

Sous la Direction de Matthieu Duperrex et de Nadja Monnet

Année 2021-2022

SOMMAIRE

Introduction.....	7
1. Donner la parole aux habitants	10
1.1. La commune d'Eyragues	
1.2. La notion de ville	
1.3. « Les villes à la campagne » Éric Charmes	
1.4. La méthode	
1.4.1. Les grands axes méthodologiques	
1.4.2. L'entretien	
1.4.3. Les arrêts	
1.5. Les itinéraires	
1.5.1. Photo-roman de l'itinéraire avec Marie-Claude	
1.5.2. Photo-roman de l'itinéraire avec Jeanne	
1.5.3. Photo-roman de l'itinéraire avec Lucie	
2. Interpréter la parole des habitants	42
2.1. Les lieux formels	
2.2. Les lieux informels	
2.3. Des récits distincts, révélateurs d'une identité commune	
3. Comprendre la parole des habitants	49
3.1. Les chemins de la mémoire	
3.1.1. Les théories de Maurice Halbwachs	
3.1.2. La reconstruction du passé à partir du présent	
3.1.3. Une mémoire collective ?	

3.2. Quelques facteurs de modification de l'expérience vécue	
3.2.1. Les différences intra individuelles	
3.2.2. L'attachement au lieu : un univers de référence	
3.2.3. Le temps et les évolutions de la ville	
3.3. La nécessité de la référence au passé : la nostalgie	
Conclusion.....	62
Bibliographie	63
Annexes	65

REMERCIEMENTS / Dans un premier temps, j'aimerais remercier Nadja Monnet, Matthieu Duperrex, les enseignants encadrants du séminaire « (in)hospitalité des lieux ? » pour leurs dévouements respectifs à l'égard de l'ensemble des sujets de recherches et leurs conseils éclairés. À l'occasion de ce semestre, où il y avait une volonté d'intégrer d'avantage l'iconographie aux travaux, Julia Rostagni a été d'une aide précieuse pour l'élaboration de mes itinéraires dans son rendu photographique. Pour finir, je voudrais remercier les membres de ma famille, les amis ou bien connaissances qui ont acceptés de participer à l'expérience des itinéraires.

Sauf mention contraire, les photographies ont été prises par moi-même durant le semestre d'automne 2021, du premier itinéraire effectué le 23 octobre jusqu'au dernier le 29 novembre, dans la ville d'étude qui est la ville dans laquelle je vis depuis toujours, Eyragues.

MOTS-CLÉS

Eyragues
Itinéraires
Habitants
Récits de vie
Mémoire collective
Nostalgie

RÉSUMÉ / Cet article développe une approche immersive auprès de la quotidienneté habitante d'une petite ville rurale et périurbaine du sud de la France, nommée Eyragues. L'intérêt majeur de la démarche est de donner la parole aux habitants de la ville d'étude afin de révéler le rapport et les relations qu'ils entretiennent avec leur ville de résidence. C'est par le biais d'une méthode sociologique en mouvement, fondée sur les itinéraires, que je recueillis trois témoignages subjectifs qui vont alimenter l'analyse théorique de cette recherche.

Dans un premier temps, il est question d'interprétation de ces parcours personnels au travers la ville, par une nécessité de les imbriquer, les comparer, les confronter afin d'en faire ressortir des lieux d'émergence de souvenirs communs. Sont-ils révélateurs de l'identité de la ville ?

Dans un second temps, je propose de voir la ville comme le théâtre de la mémoire des individus, au sein de laquelle perdurent les traces d'un passé qui va être réinvesti et raconté par les guides. En quoi la mémoire intervient dans le processus de l'entretien en mouvement et comment, d'une certaine manière, elle est révélatrice d'une mémoire collective partagée par ses habitants ? Cependant, ces témoignages démontrent de disparités d'une personne à une autre, qui sont l'œuvre de différents facteurs qui influencent l'expérience que l'on a d'un lieu. Il sera intéressant de les étudier pour expliquer la coexistence d'une diversité de vécu au sein d'un même lieu.

AVANT-PROPOS / À l'occasion de ce semestre au sein du séminaire « (in)hospitalité des lieux ? » j'ai choisi de m'intéresser au récit de vie d'un territoire. C'est un thème qui m'a été largement inspiré de mon semestre dernier passé dans un séminaire autour de la marche. Il naît également d'une envie qui me motive depuis mon rapport de licence, celle d'analyser un lieu d'une manière plus sensible et subjective, à partir de l'expérience de ses usagers. C'est au cœur de la commune rurale d'Eyragues en Provence, ou encore Irago pour la culture provençale, que prendra place mon expérimentation adaptée et empruntée à Jean-Yves Petiteau et Bernard Renoux, qui est celle des itinéraires et qui consiste à « suivre une personne qui nous guide par le corps et la parole sur un territoire qu'il invente et construit par la mise en scène de son récit. ». Nous sommes plongés dans la quotidienneté de l'interrogé, ce qui nous permet d'observer du plus près possible les relations qu'il entretient avec sa ville. Cette méthode confère à l'habitant le rôle principal de guide. Il tire les rênes de l'entretien dynamique, à l'image d'un scénariste et d'un metteur en scène. Les codes hiérarchiques habituels de l'entretien sont renversés, ce qui m'a placée en qualité de spectatrice qui prête une oreille attentive aux récits de vie des guides et de photographe qui capture les moments marquants du parcours. À l'occasion de cet article, je me demande comment les itinéraires permettent de saisir le rapport qu'entretient l'habitant avec sa ville. De manière plus générale, comment à terme ils peuvent devenir un véritable outil urbain pour connaître la ville ?

Introduction

La méthode du récit de vie a été initiée par les sociologues américains de l'école de Chicago au début du XX^{ème} siècle, et sera par la suite utilisée en France dans l'anthropologie dès le milieu du siècle. Elle trouvera difficilement sa place face à la croissance des méthodes quantitatives et statistiques dans les études sociologiques. Elle sera réintroduite à la fin du siècle avec notamment les travaux de Daniel Bertaux, pour qui « Le récit de vie résulte d'une forme particulière d'entretien, l'entretien narratif, au cours duquel un chercheur (...) demande à une personne ci-après dénommée "sujet", de lui raconter tout ou une partie de son expérience vécue » (Bertaux, 2005 : 6). La méthode des itinéraires conduite par Jean Yves Petiteau et Bruno Renoux cherche à coupler le recueil des récits de vie et la marche comme outil de résurrection des souvenirs associés. Elle intègre la dimension géographique rendue possible par le mouvement du corps dans son territoire, qui n'était pas présente dans la méthode des récits de vie.

L'objectif de ce travail, est de montrer que l'analyse d'un territoire ne se réduit pas seulement à la collecte de variables et à la production de documents qui les représentent. Comprendre et interpréter un territoire, c'est aussi, prêter une attention particulière à ses habitants. C'est savoir recueillir les différents récits de vie, comprendre par la parole de ceux qui le parcourent, ce qui fait limite, ce qui fait « ville » par l'analyse du rapport qu'ils entretiennent avec leurs environnements. C'est un échange mutuel, puisque le récit de vie a cette capacité de faire prendre conscience à celui qui s'y prête, du sens de ses actions et d'inciter sa capacité à réfléchir sur son environnement. Cet article vise à comprendre les mécanismes méthodologiques de l'itinéraire et faire valoir cette démarche comme révélatrice de la ville depuis

le prisme sensible et subjectif des témoignages de ses habitants. C'est un sujet de recherche qui me motive d'autant plus qu'il prendra place dans la ville dans laquelle je vis et dans laquelle j'ai grandi, qui me permettra de questionner et confronter ma propre expérience du lieu avec celles recueillies par le biais de la méthode de l'itinéraire. Comment au sein d'un même lieu existe-t-il une infinité d'expériences vécues ? Comment cette expérience varie d'une personne à une autre ? Quels sont les facteurs qui rentrent en compte ? Comment les itinéraires permettent de comprendre la ville depuis l'intérieur ? Malgré les différentes expériences vécues, se dégage-t-il une identité commune ?

Dans un premier temps, je souhaiterais donner la parole aux habitants de la commune. C'est ici que je rendrais compte des itinéraires effectués tout au long du semestre avec des eyraguais. Cette première partie exposera les résultats de ces entretiens dynamiques et constituera la matière première qui alimentera l'analyse développée dans les prochains chapitres. Ils prendront la forme de photos-romans, à la manière de Jean-Yves Petiteau et Bernard Renoux, afin d'impulser une réadaptation de l'expérience, et d'intégrer le futur lecteur à la promenade en tentant de reproduire la morphologie du parcours qui est fragmenté, et greffé par les réflexions et les pensées sous-jacentes émises par le guide.

Dans un second temps, il sera question d'interpréter la parole des habitants et les récits reçus, et comprendre d'après l'analyse des différents points d'arrêts quels sont les lieux formels ou informels évoqués, et en quoi ils sont révélateurs d'une identité commune.

Finalement, je tenterai de comprendre la parole des habitants en analysant les liens qui s'établissent entre

l'individu, la mémoire et les lieux, en m'appuyant notamment sur les écrits du sociologue Maurice Halbwachs, puis j'aborderai de façon plus détaillée les facteurs qui influencent et modifient l'expérience vécue d'une personne à une autre. Je terminerai en abordant la volonté de se référer à un passé révolu dans le moment présent, et de conserver ces traces de vies passées dans la ville comme témoins d'une mémoire collective.

1.2. La notion de ville

Étymologiquement, le mot « ville » provient du latin « villa » qui signifie « maison de campagne, propriété rurale ». À mesure du temps, il se charge de sens et désigne le phénomène de sédimentation associée : « groupe de maisons habités adossés à la villa » (village). Il y a dans cette étymologie, un rapport direct à l'Homme, à l'habitat, aux abris de l'Homme. La ville est un regroupement d'habitat humain qui surgit de la volonté des Hommes à s'unir, et à se réunir. D'ailleurs, Baudelaire disait « L'homme aime tant l'homme que quand il fuit la ville, c'est encore pour chercher la foule, c'est-à-dire pour refaire la ville à la campagne » (1986 : 103). Marcel Roncayolo, cite Jean Reynaud, qu'il qualifie d'utopiste : « c'est de la réunion des familles que sont résultés l'urbanité, l'élégance, le désir mutuel de se convenir, les assemblées polies, enfin toute cette partie des mœurs qui s'étend hors du cercle domestique qui n'y serait jamais née et qui y a réagi par de si vives influences » (1842 : 670).

Par son approche géographique, Marcel Roncayolo définit la notion ville comme un lieu d'échange, aussi bien social que marchand ou politique. Chacun de ces concepts se lient, s'associent et se complètent. La notion d'échange semble essentielle pour comprendre la ville. Il faut dépasser la définition seulement économique qui est trop restrictive et faire un renvoi au sens premier du commerce, qui tend plutôt à la conversation qui accompagne l'échange, le marchandage, un échange lors d'un échange. Roncayolo inclut « la valeur d'échange » qui englobe l'ensemble des types d'échanges qui ne sont pas seulement physiques.

La notion de ville s'associe inévitablement à celle de campagne et ne peut s'en détacher puisque cette

dernière se nourrit directement ou indirectement des denrées que lui apporte la campagne. Ces deux notions souvent opposées semblent pourtant complémentaires, puisque l'une resurgit à l'invocation de l'autre. L'approche innovante de la ville opposée à celle traditionnelle de la campagne est rejetée par Roncayolo qui avance l'argument qu'elles se distinguent par leurs fonctions, et les métiers qui s'y exercent.

Enfin, à la notion de ville s'agrège la notion de croissance. Leur développement économique lié aux grandes périodes historiques et aux arrivées des industries ont permis de faire des villes des lieux de production et de devenir des pôles financiers. Marcel Roncayolo reprend les mots d'Adam Smith, dans son essai sur *la Richesse des nations unies* (1776), où il qualifie la ville de « réservoir de l'argent ». En revanche, cette croissance qui a permis leur déploiement, n'en est pas pour autant uniformisée sur l'entièreté de la ville. Ce qui a provoqué des inégalités entre certaines portions du territoire et qui a renforcé le déséquilibre entre les quartiers riches et les quartiers pauvres. Cette différence est notamment visible par l'absence d'infrastructures, équipements et services dans les quartiers populaires. Marcel Roncayolo parle de cette faculté que possède la ville à agir sur ce qui la constitue et le milieu dans lequel elle émerge. « En s'agglomérant, en se « combinant », les Hommes et les activités modifient l'efficacité du lieu, ce qui conduit à avancer que la ville « agit » sur son environnement et n'en est pas simplement le produit. L'étude des « inégalités géographiques » rend alors compte de ces phénomènes de feed back. Au-delà de la géométrie et des modèles, il y a bien les villes comme constructions sociales, dans le temps et acteurs de la construction territoriale. » (2008 : 266).

En fonction de son développement démographique,

économique, politique et géographique, de nouveaux termes vont venir complexifier et compléter la définition de ville. De nouvelles formes de villes vont émerger comme la « ville terroir », la « ville capitale », ou encore la « ville archipel » .

1.3. “Les villes à la campagne”, Éric Charmes

Depuis 1960, certains géographes parlent d'un « exode urbain », un phénomène qui provoque l'urbanisation des communes rurales et qui traduit la nouvelle attractivité de celles-ci. L'ouvrage *La revanche des villages* d'Éric Charmes analyse ces territoires ruraux qui font et forment le périurbain. « Le périurbain, c'est la campagne placée dans l'orbite d'une ville, l'hybridation de l'urbain et du rural » (2019 : 101). Les origines de ce phénomène se trouvent dans la création de la notion d'aire urbaine, proposée par l'INSEE, qui a permis l'affirmation des grandes villes face à aux villes et villages de périphérie. Elle est définie par « *un ensemble de communes, d'un seul tenant et sans enclave, constitué par un pôle urbain (unité urbaine) de plus de 10 000 emplois, et par des communes rurales ou unités urbaines (couronne périurbaine) dont au moins 40 % de la population résidente ayant un emploi travaille dans le pôle ou dans des communes attirées par celui-ci.* » Autrement dit, elle regroupe une ville centre, qui est généralement la plus grande, qui donne son nom à l'aire urbaine et intègre les communes voisines dites de banlieue. Ces communes sont bien souvent séparées par des champs, des forêts, ou encore une discontinuité de bâti qui nous donne le « sentiment de sortir de la ville » (2019 : 18). Malgré leurs proximités avec les grandes villes, elles en restent pour autant des villes à part entière, dans un environnement plus rural. Rappelons la définition que donne l'INSEE de la ville : « une commune ou un ensemble de communes présentant une zone de bâti continu (pas de coupure

de plus de 200 mètres entre deux constructions) qui compte au moins 2 000 habitants. » L'unité urbaine, qui est l'image de l'agglomération à une échelle plus grande, n'est pas en adéquation avec cette définition de la ville. Les communes périurbaines sont souvent, situées à plusieurs kilomètres de la ville centre. En effet, on observe une coupure de bâti assez importante, qui désolidarise les villes membres de l'unité urbaine et qui augmente le sentiment de non-appartenance des communes périphériques quant à celle-ci. Eyragues est une commune périurbaine de l'aire urbaine d'Avignon. Elle est, selon l'INSEE, une ville puisqu'elle a dépassé depuis 1954 le seuil des 2000 habitants. Cependant, malgré des paramètres qui lui confèrent un rôle de ville, elle perdure dans l'inconscient collectif de ses habitants une petite ville de la campagne où la vie est villageoise.

Je propose ici, de questionner l'aspect restrictif de la définition de la ville, ainsi que la pertinence du système de l'unité urbaine pour les habitants du périurbain. Ce système vise à rassembler, au sein d'une même entité territoriale, des communes aux paysages et aux identités différentes. Il permet d'affirmer la zone d'influence de la ville centre tout en contenant une grande part de la population rurale. « Les habitants eux-mêmes sont surpris quand ils découvrent que leur commune est périurbaine. Ils considèrent habiter la campagne, près d'une grande ville certes, mais à la campagne avant tout. » (2019 : 18). L'étalement progressif des villes vers leurs périphéries rurales a permis, selon Éric Charmes, un « droit à la ville » pour les communes ou villages de la couronne périurbaine. Notamment, par la mise en place de réseaux de transports en communs intercommunaux qui visent à relier d'avantage ses villes de la campagne, moins pourvus d'infrastructures, à la ville centre. C'est un service qui est très utilisé par les enfants ou jeunes adultes scolarisés, pour les ramassages scolaires vers les

institutions académiques des villes centres par exemple. Toutefois, ce droit à la ville ne semble pas majoritairement souhaité par les habitants des campagnes urbaines, qui sont venus, au départ, s'installer à la campagne pour fuir le stress et les tourments de la ville. Ce phénomène, relativement récent, tend à regarder ces villes de la campagne comme de véritables clubs résidentiels pour les actifs travaillant dans la ville centre. Il participe d'une certaine manière, à la perte identitaire de la petite ville de campagne et des dynamiques sociales qui lui sont associées. Ces hybridations et réorganisations territoriales font émerger chez les familles natives de ces petites villes, qui ne sont jamais parties vivre ailleurs, une nostalgie de la ville d'antan. En effet, ces petites villes de campagne qui forment aujourd'hui la couronne périurbaine étaient autrefois des lieux de solidarité où les relations de voisinage et les activités associatives étaient nombreuses. « Les relations sociales semblent également y être plus chaleureuses, orientées par la volonté de faire ensemble, à la différence des villes, où les rapports sociaux paraissent dominés par l'anonymat et l'indifférence » (*Idem* : 65). Ces territoires étaient d'avantage épargnés par l'immigration, ce qui rassemblait un fort pourcentage de « natifs » , et de personnes qui se connaissent depuis des générations. Charnes se questionne sur un droit de la campagne, qu'il définit comme le « droit à s'organiser à l'échelle locale, dans une relative autonomie à l'égard des échelons supérieurs du gouvernement qu'ils soient métropolitains ou étatiques. Ce serait un droit à l'expérience concrète de l'agir en commun » . (*Ibid.*) Il termine par citer Christophe Guilly, qui emploie le terme de « séparatisme social » qui pourrait être une déviation néfaste de ce droit de la campagne.

1.4. La méthode

Afin de comprendre la ville d'Eyragues depuis son intérieur, j'utilise la méthodologie conduite par Jean-Yves Petiteau et Bernard Renoux avec les trois itinéraires empruntés dans les années 1990 par les dockers nantais, présentés dans l'ouvrage *L'expérience des itinéraires - Dockers à Nantes* publié en 1992. Leur approche est basée sur l'écoute sensible des habitants au sein de leur quotidien. C'est une méthode qui s'extrait des travaux courants visant à étudier un territoire par une approche scientifique, historique ou bien géographique à proprement parler.

« Une démarche centrée sur l'écoute sensible de ceux qui interrogent dans leur culture et expérience quotidienne le territoire réel et imaginaire qu'ils habitent. Leur récit déstabilise tout travail d'enquête savante ou journalistique fondé sur le recueil d'un témoignage ou d'une opinion. Leur prise de parole inaugure par l'énonciation de références et contextes d'ordinaire négligés ou invisibles « un passage à l'acte » qui agence dans l'espace/temps des rapports qui construisent et ménagent un territoire. »

1.4.1. Les grands axes méthodologiques

La méthode des itinéraires telle que Petiteau et Renoux l'ont développée implique la coordination entre quatre acteurs. L'espace dans lequel les suivants déambulent, le guide qui est celui qui énonce son récit, le sociologue qui est à l'écoute et qui enregistre l'intégralité de l'expérience puis le photographe qui sacralise les moments marquants du parcours. L'itinéraire correspond à une séquence de la vie quotidienne, un ensemble de trajets courants que l'on effectue machinalement. L'intérêt de la méthode est d'apporter une attention particulière à la valeur des mouvements de son corps (sa déambulation dans sa

ville) à mesure qu'il énonce son récit dans un extrait de son quotidien. Tout épisode banal et ordinaire de la quotidienneté peut devenir significatif si on y prête de l'attention. : « Si l'expression d'un fragment témoin de la vie quotidienne est considéré, il prend la force d'une étonnante étrangeté. » (2006 : 8). L'attention doit, pour le guide et le sociologue, réciproquement, être valable : « L'écoute est clef de voûte de la méthode des itinéraires ; la parole de l'autre n'est reconnue qu'en sensibilité de celui qui l'écoute. » (*Idem* : 5).

La méthode fait intervenir la mémoire et les souvenirs du guide. Le déplacement du corps dans sa pratique du lieu permet de faire apparaître de nouveau les fragments d'une vie passée, une scène du passé, dans une scène du présent. Plus précisément, un présent qui depuis ce qu'il en reste ou les traces qu'il figure percute sa vision et permet de convoquer son passé et d'en faire ressortir sa propre histoire. C'est une manière de donner une seconde vie à nos souvenirs, de les faire resurgir dans un autre cadre. La méthode fait ainsi intervenir les trois temps à la fois, il n'y a pas de continuité de temps linéaire, et pas de chronologie dans les événements. Elle fait appel à la « métaphore inouïe »² (*Idem* : 6) qui est la capacité de celui qui raconte à établir un discours qui ne répond pas à l'ordre chronologique mais émotionnel. C'est lorsque le discours de l'ordre émotionnel fabriqué par les souvenirs intersubjectifs fait rejaillir dans le présent l'expression d'une émotion réelle qui échappe à la logique.

Dans le cadre de ce travail de recherche, je me suis aidée de la méthodologie des itinéraires sans la reproduire fidèlement. La méthode a été réadaptée, notamment car elle nécessitait l'intervention de deux personnes pour accompagner le guide, mais également pour des nécessités plus techniques. Ces limites méthodologiques font l'objet d'une annexe,

consultable en fin d'article. Les personnes interrogées ont des âges différents, elles appartiennent à différentes générations d'habitants et de ce fait, elles n'ont pas connu Eyragues et l'histoire qui l'accompagne sous une même forme. Elles ont également un lien de près ou de loin avec moi. En effet, ce sont des personnes de mon entourage, ou des connaissances qui ont accepté de m'aider dans mes recherches.

1.4.2. L'entretien

La première étape de l'itinéraire correspond à une partie statique, c'est l'entretien. Cette première entrevue a deux objectifs. Dans un premier temps, elle permet de mieux appréhender l'histoire de vie de l'interlocuteur pour l'accompagnateur. Dans un second temps, elle constitue une préparation préalable au parcours pour le futur guide dans le sens où elle le rassure et facilite la confrontation de sa mémoire avec le réel in situ. Ces échanges ont souvent lieu chez la personne, qui m'invite immédiatement à prendre place dans le salon où l'échange est plus intime. Il prend l'allure d'un moment de discussion spontané et chaleureux autour d'une boisson chaude pour réduire l'aspect formel de l'entretien. D'ailleurs, chaque entretien est unique et se construit au fil de la parole de l'interrogé. En effet, il ne nécessite pas un questionnaire type mais la faculté du sociologue à rebondir et recentrer l'échange. Quelques questions types utilisées sont exposées en annexe n°2. Ce temps de discussion est libre, et c'est à l'interlocuteur d'y mettre fin lorsque la remémoration de ses souvenirs lui a permis d'établir une chronologie du récit.

2. Terme emprunté à Ernesto Grassi, philosophe italien du XX^e siècle.

3. Terme utilisé par Gilles Deleuze dans l'ouvrage Proust et les signes.

1.4.3. Les arrêts

Le parcours de l'itinéraire permet d'agir comme le ferait un électrochoc sur la mémoire de l'interrogé. L'idée du parcours est de faire intervenir la mémoire involontaire³, décrite comme « celle qui étonne les partenaires de l'aventure partagée lors d'un itinéraire » (2006 : 2), à la différence de la mémoire volontaire caractérisée par l'effort de se souvenir, elle intervient sans raison apparente, et fait émerger des souvenirs qui sont convoqués par des lieux traversés, des objets aperçus, ou encore des personnes croisées... Le guide construit son récit à partir de ce qu'il rencontre et ce qui percute sa vision, qu'ils soient objets ou événements. L'objectivité de la démarche c'est d'expliquer ces intersubjectivités sur le vif, au moment où elles arrivent (lieux et temps d'émergence). Ces différents arrêts, points marquants, à l'image d'une ponctuation dans le parcours, sont immortalisés par le biais de la photographie.

1.5. Les itinéraires

Photo-romans	21
1. Jeanne	22
2. Marie-Claude	29
3. Lucie	36

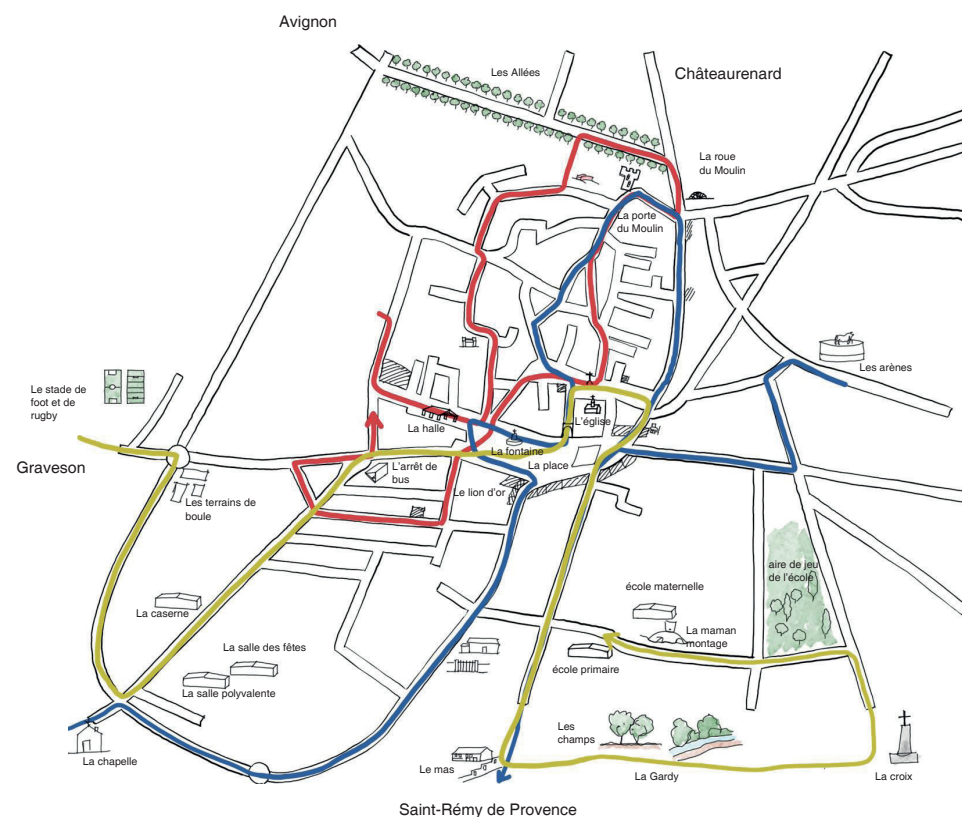


Figure 3. Carte globale des itinéraires

En me baladant dans les ruelles, je suis surprise de toutes ses rénovations. Tout a beaucoup changé. Par exemple, ici, il y avait un "bon lait" comme on l'appelait, c'était une épicerie. Il y en avait pas mal de notre époque ! ici il y en avait deux déjà, ma famille en possédait une également. Il y avait Copiatti, une à côté de la fleuriste, les Covettes, Dumas, le casino, le Lyon d'Arles...



Par contre ce portail je m'en rappelle bien. Cette maison appartenait à un professeur qui se rendait dans les pays atteints par la Lèpre. Mon père et moi nous allions souvent lui rendre visite.



Alors on arrive devant l'atelier de mon père. Mais c'était pas du tout comme ça, c'était plus ouvert, c'était là où il y a des volets

bleus maintenant, mais tout a changé.



Il y a des endroits encore délabrés, mais de toute façon les gens ont acheté toutes ses anciennes remises. S'il y a un coin vert derrière, elles intéressent !



Quand on parle d'Eyragues, on parle de la bourgine, avant qu'elle ne soit interdite. C'était la tradition de la corde qui reliait les hommes aux taureaux et qui circulaient cornes nues avec les cloches aux extrémités. (Elle s'interrompt lorsqu'on entend un bruit de clochette se rapprochant de nous, en regardant le chien, elle me dit en rigolant "non pas ce type de bête"). Le taureau circulait librement dans les petites rues d'Eyragues. Les gens étaient tenus de laisser leur porte ouverte au cas où il y est un problème pour que les gens puissent rentrer et se protéger.



D'ailleurs ce passage est récent, c'est une manière d'avoir un raccourci pour les habitants des bourgades et de lier le quartier aux allées et la maison médicale qui se trouve de l'autre côté.



Je reconnais qu'Eyragues s'est vraiment transformée, et que le maire actuel y a bien fait les choses.



Ici, c'est ce qu'on appelle « les allées ». Avant, c'était un chemin de terre avec les platanes qui sont encore présents de part et d'autre de la route.

Je me rappelle que les jeux de boules étaient ici. Plus jeune, je venais jouer avec mes parents, puis avec mon premier mari. On avait même gagné des concours. Là-bas, d'ailleurs, il n'y avait pas les expéditeurs.



On arrive au moulin là, ce n'était pas couvert à l'époque, on apercevait le chemin de l'eau, c'était un moulin à l'huile je crois, je n'en suis pas sûre, et l'eau passe dessous. Cette roue, ils l'ont mise plus tard pour rappeler l'histoire du moulin, d'ailleurs tu vois la gravure sur la façade là-bas, c'était son emplacement exact.





On va continuer par ici, tu vas voir les anciennes fortifications de la commune. Il reste encore la porte du portail du moulin, une des entrées de la ville.

Je venais souvent de ce côté de la ville quand j'avais dix-sept ans, car j'allais rendre visite à une amie qui habitait dans cette maison. D'ailleurs, en face c'était une autre épicerie, l'épicerie Dumas.



L'église d'Eyragues c'était un lieu de réunion, pour les enterrements, les baptêmes, les mariages... j'y allais plus régulièrement avec mes copines lorsque j'étais jeune et mon père, qui n'était pas de ce côté, m'avait sévèrement puni. Actuellement j'y vais pour des occasions précises.



Là c'était un commerce mais je ne sais plus lequel, ah si ! C'était une mercerie. A côté c'était ce qu'on appelait le Lyon d'Arles qui est devenu Casino [...]

Il y avait le Lyon d'Or aussi, c'était l'hôtel qui était à côté de l'épicerie de mes parents. Encore aujourd'hui, on peut encore apercevoir le lion sur le toit.

La fenêtre de l'épicerie donnait sur la cour où maintenant il y a le patio du restaurant le "bouchon en Provence". Je me souviens que de temps en temps je surveillais pour voir s'il y avait du monde dans l'hôtel. Je me cachais car les propriétaires ne semblaient pas très aimables. J'ai le souvenir qu'ils ne voulaient pas se mélanger avec les Eyraguais.



[...] (on s'avance devant la porte du casino, remplie de journaux et portant la mention fermé, Jeanne interpelle une dame qui voulait s'y rendre)

- Il a fermé définitivement ?
- Apparemment oui, je pense, ça fait une semaine que c'est fermé.
- Ah oui, alors...

Il est vrai que maintenant avec l'arrivée du super U à Eyragues, ça doit être compliqué de rentabiliser. Les commerces souffrent de l'arrivée de ces grandes surfaces commerciales en général.



Ah oui il est vrai que les pompes funèbres se sont déplacées ! Avant il y avait une boutique de tissus, et de draps de maisons. Moi j'allais travailler dans les champs, et dès que j'avais eu des sous je venais m'acheter des beaux draps, du beau linge. J'avais 18 ans. Tu sais ce n'était pas comme maintenant, on n'avait pas tout ce qu'il existe aujourd'hui, mon premier vélo je l'ai acheté à 25 ans.

Je vais te faire voir la première maison que j'ai habitée à Eyragues en étant jeune mariée.



Avant, j'habitais au bar du commerce. On avait une petite pièce minable qui était une cuisine et une salle à manger et puis en haut il y avait les chambres, ce n'était pas très grand. Je n'en ai pas de bons souvenirs, c'était vieux et il n'y avait pas de jour. Voilà ! C'était là ! Bon maintenant on ne voit plus rien, la maison se trouve derrière ce grand portail opaque.

Il commence à se faire tard. Si tu veux, on peut aller chez moi se réchauffer.



J'en profiterais pour te montrer des photos d'Eyragues comme elle était avant.



J'ai des photos prises pendant les fêtes taurines estivales. C'était certainement à l'occasion de la Saint Éloi, une des fêtes typiques de la ville.

Alors là tu vois la charrette qui est exposée toute la journée dans le centre-ville du village. Et là c'était le clocher comme il était avant.

J'assistais à la messe qui a lieu à l'église et au défilé des chevaux attelés dans les rues.



Comme tu vois, il y a toujours eu du monde.

Ces fêtes ont toujours eu de l'importance pour les habitants de la commune. Elles sont toujours d'actualité. Les eyraguais et les membres du comité des fêtes de la ville se donnent toujours du mal pour les maintenir.

Elles étaient l'occasion pour nous, de se réunir et de passer des bons moments avec nos amis et notre famille.



L'itinéraire de Marie-Claude

Habitante de la commune, à la retraite.

Âge : 79 ans

Le 30 octobre 2021

Durée du parcours : 2 h 00

Figure 5. Carte synthèse de l'itinéraire de Marie-Claude



Je vais commencer par te montrer la chapelle d'Eyragues. C'est ici que nous faisons la première communion.

Oh mais pourquoi il y a des barrières maintenant ? On va faire le tour par la petite route, qui d'ailleurs a toujours existé. C'était un petit chemin avant.



C'est ici que ma fille s'est mariée. Elle nous a dit qu'elle voulait se marier à la chapelle et son père lui a répondu qu'il était ravi. Pour tout t'expliquer, mon mari et mon fils qui sont maçons l'ont restaurée.



Pour moi, elle fait partie du patrimoine d'Eyragues, elle existe depuis très longtemps. Avant c'était libre on y venait comme on voulait. Notamment pour fêter la Saint Bonnet le 15 janvier. Tant qu'il y a eu le prêtre Monsieur Bonjean, on faisait la messe ici. Mais pour dire vrai, ce n'est pas vraiment la chapelle de la Saint Bonnet. La vraie elle est là-haut à Lagoy.



Tu peux te garer ici. Avant, il y avait une maison qui a brûlé à l'époque de ma grand-mère. Elle a été reconstruite et a été renommée le château Touzet. Elle appartenait à des personnes fortunées et pieuses qui avaient fait leur fortune à Boufarik.

Une sœur de ma grand-mère était une amie de cette famille. Ils s'étaient rencontrés à

l'église. C'était une dévote. Elle se rendait quotidiennement à l'église pour nettoyer et donnait un coup de main.

Je me rappelle que je venais ici pour un événement précis. C'est ici qu'avait lieu les kermesses de l'école. Il y avait des gens qui faisaient des frites, d'autres qui faisaient des pizzas, et il y avait de nombreux stands d'activités pour les enfants. C'était une occasion pour monsieur Bonjean d'organiser des petits spectacles pour ramener des sous à l'église.



Cette maison (une des maisons à côté) elle est très vieille aussi. Ici, c'était une épicerie, là où il est écrit « Aviva » c'était la boucherie, et puis là, juste à côté c'était l'épicerie de ta grand-mère.



Et ici c'était... comment on l'appelait déjà ? C'était un petit hôtel... le Lion d'or !

Regarde par la fenêtre ! tu peux voir le Lion sur le toit ! La façade a beaucoup changé mais ils ont conservé le lion. Je suis sûre que tu n'y as jamais fait attention. Vous les jeunes, vous ne l'avez pas connu.



Là où y a la halle, il y avait quatre escaliers, ça s'appelait la tour Saint Paul.



Au niveau du toril, c'était une épicerie et juste à côté c'était le tabac. Après c'était un charron, ceux qui sont du métier des chevaux, et après là où maintenant il y a la boulangerie, c'était une épicerie. Je me rappelle d'un magasin de vaisselle juste à côté de la fleuriste. Il vendait de tout ! Tu ne pouvais

pas marcher tellement il y en avait de partout.



Par contre, le café du commerce il a toujours été ici. Il n'a jamais changé.



Pour me rendre au patronage j'empruntais le porche qui mène à l'église Saint Maxime. Il y avait une salle de cinéma et je me rappelle qu'on nous donnait des bonbons.



À part pour me rendre à l'église ou pour acheter les commissions avec mon père, je n'allais pas m'amuser dans les rues de la ville. Quand j'étais petite, on se réunissait plutôt dans le mas de nos amis, en allant sur Saint-Rémy. On y allait une fois par semaine. Maman portait le café ou on faisait des petits beignets soufflets. Les hommes jouaient aux boules, les femmes tricotaient et nous les enfants, on s'amusait.



Au bout de cette rue, il y a la maison que mon frère avait achetée. Je peux t'y amener.

Je reconnais bien les lieux malgré les rénovations qui ont été faites sur les anciennes maisons. Je reste étonnée du nombre de maisons à vendre et celles qui sont en travaux. Il reste quand même de très belles maisons !



On arrive au niveau de la tour. C'était une des portes d'entrée de la ville. Car avant, Eyragues était protégée par des remparts.



À côté du vétérinaire, il y avait un cinéma et un café. Je sais que des fois il y avait quelqu'un qui jouait de l'accordéon là-bas.

Ici, beaucoup de choses ont changé ! Les

commerces se sont succédés. Par exemple, la bâtisse avec les volets marron c'était l'ancienne poste. Cela fait quelques années qu'elle a été déplacée vers la salle des fêtes de la ville. Là-bas derrière la remise, c'était un bourrelier et ici c'était un magasin de vaisselle.



Plus loin, il y avait un de mes coiffeurs. Avant que la pharmacie soit installée ici, il y avait la première pharmacie qui appartenait à Monsieur Gros. Ça c'était un expéditeur mais maintenant c'est une pizzeria.



Là ça a toujours été un bar et c'est ici qu'on faisait le bal pour la Saint-Bonnet, il y avait le bar et derrière, la salle de jeu.

(Nous croisons à ce moment sa fille, elle

vient discuter quelques minutes avec nous)

- Ah oui ! Ici j'en ai un de souvenir ! À la sortie du lycée, je venais à la salle de jeu du bar avec mes amis. Je me rappelle que le dimanche les jeunes mettaient la musique à fond. Le curé se dérangeait pour nous faire baisser le son car on entendait la musique à l'intérieur de l'église.

[...] Et puis un jour ils l'ont fermé pour faire la mairie. Ils ont même placé une table mortuaire devant. Cette fermeture du bar a été vécue comme un deuil dans le village.



On va monter vers les arènes. Je me rappelle de toutes les fois où il y avait les fêtes. On venait aux courses de vachettes et j'avais très peur pour mon père qui descendait près des vachettes.



Il y a l'école aussi. Je m'y rendais à bicyclette. Ici c'était une piscine mais je n'y suis jamais allée. Maintenant ce sont des salles de classes. Au-dessus il y avait les appartements des instituteurs et là-haut, où l'on voit les quatre fenêtres il y avait une grande terrasse qu'ils ont supprimé.

On va aller au mas si tu veux bien, on passera par le chemin des cailloux, que j'empruntais souvent pour rentrer de l'école.



Cette route je la prenais quand on allait à la Gardy avec l'école. La Gardy c'est la colline d'Eyragues. Tous les lotissements que l'on voit vers ici, avant ils n'existaient pas. C'était que des terres agricoles. Il n'y avait pas de chambre d'hôtes à l'époque.

Enfin... ! Eyragues a vraiment beaucoup changé. Il est vrai que pas mal de temps s'est écoulé depuis, mais bon je suis surprise de tout ce qui a été fait.



Alors c'est ici ! le chemin des cailloux. C'était mon trajet habituel en rentrant de l'école pour aller au mas. C'est l'un des plus vieux chemins de la ville.



Il a été nommé le mas Victoire en hommage à ma grand-mère Victorine. Il n'était pas tel quel avant. Le hangar n'y était pas et celui-ci était dans l'autre sens. Par contre, Il était presque aussi long. Il n'y a que la dernière fenêtre qui a été ajoutée après.

Les deux premières portes étaient des greniers dans lesquels on stockait le foin.

Je me rappelle d'une fois, où j'étais partie avec ma mamé Victorine, à la fête à Eyragues, un soir du 14 juillet. Nous avions laissé le grenier ouvert pour que mon père puisse rentrer. Pendant que nous étions à la fête dans le centre-ville, Il a grimpé par les lauriers pour atteindre le grenier et une voiture qui passait par là l'a vu et l'a confondu avec un voleur. Le passant criait à mon père « Descendez de là ! ». Mon père avait rétorqué qu'il était le patron. Pour prouver sa bonne foi, Il a dû aller chercher la voisine qui a confirmé qu'il était bien le propriétaire.



Ce chemin je le connais par cœur. Il n'y avait pas autant de maison. J'étais souvent avec la voisine, Viviane, qui avait mon âge. Je devais la porter sur mon vélo pour aller à l'école, parce qu'elle avait du mal à marcher vite et qu'elle me mettait en retard, alors je la poussais pour qu'elle aille plus vite.

Là tu vois, c'était la maison de l'un des premiers maires d'Eyragues. On en a eu fait des bals dans ce hangar ! Il est même venu Hervé Vilard un chanteur de mon époque.

copain s'entraîner le vendredi soir et je reste faire l'apéritif avec eux ensuite. Le dimanche, dès que je peux, je viens le voir jouer durant ses matchs de football.



Avant, que la salle polyvalente soit construite, des bungalows avaient été installés sur le parking pour les cours de danse.

Ici, j'ai fait du judo et de la danse. On faisait nos galas à la salle des fêtes juste à côté. On était tous excités, on courrait de partout. On se faisait maquiller dans les locaux du foyer juste à côté. On se prenait pour des stars puisqu'on avait des coiffeuses, des maquilleuses mais en réalité c'était des parents qui bénévolement venez aider pour les spectacles.



Juste à côté c'est la scène mobile. Elle servait pour les kermesses au centre aéré, à l'école et pour toutes les manifestations à Eyragues. C'est toujours la même depuis des années. Je pense que nous sommes tous déjà montés dessus !



La caserne juste en face c'est aussi quelque chose d'important pour moi. J'y ai passé toute mon enfance, puisque mon père y est pompier volontaire. On s'y réunissait pour les repas de Noël, les anniversaires, ou pour les diverses manifestations de la ville.

J'y suis actuellement avec un ami d'enfance qui comme moi a suivis le chemin de son père. Nous avons fait une partie de notre scolarité ensemble et nous sommes retrouvés ici.



L'arrêt de bus Notre Dame c'est aussi une partie de nos vies. On a attendu nos bus tous les matins très tôt dans le froid. J'allais au lycée à Avignon comme la majorité des Eyraguais, car les lycées les plus près étaient ceux d'Avignon. On se levait très tôt car le bus faisait tous les arrêts des villages voisins avant d'arriver à Avignon.



La place du village ça me rappelle les manifestations taurines, la fête de la musique et le téléthon aussi. Le carré rouge au sol servait de scène pour les associations de danse mais c'était aussi l'endroit où ils mettaient les tatamis pour les démonstrations d'arts martiaux. Il ré utilisait la scène mobile que l'on a vu devant la salle des fêtes tout à l'heure.



Ce passage me rappelle lorsque j'accompagnais ma grand-mère à l'église, presque tous les dimanches. Je me rappelle que je n'étais pas trop disciplinée, j'avais du mal à rester assise toute la durée de la messe.



Pendant les fêtes votives, j'escaladais la croix accompagnée de mon père, afin de mieux apercevoir les taureaux. La croix faisait aussi office de point de repère, on se disait « on se rejoint à la croix » et tout le monde savait où c'était.



Ce tabac ça me rappelle quand mes grands-parents nous donnaient de l'argent avec ma sœur et on venait acheter nos bonbons. Plus tard, quand j'avais l'âge de venir toute seule dans le centre-ville, je venais acheter le journal pour mon papi.



Alors ici c'est le bar où lorsque j'étais plus grande, j'allais faire la fête avec mes copines pendant les manifestations taurines. On faisait l'aïoli. Mais l'aïoli ce n'était pas que le repas, c'était surtout l'apéritif qui se prolongeait toute l'après-midi aux abords du bar et sur la route attenante.



Ici jusqu'à il n'y a pas longtemps c'était la seule pompe à essence à Eyragues. Et là où il y a la table du pizzaiolo c'était ce qu'on appelait coccinelle, un ancien supermarché.

Donc après il y a l'école. Moi je passais par le chemin derrière car on habitait de l'autre côté donc c'était plus pratique. Mais puisqu'on est sur cette route on va continuer je vais te montrer les terres de mon

grand-père. J'y ai passé toute mon enfance. Des fois je montais sur le tracteur avec mon grand-père sur cette route, ce n'était pas très conscient d'ailleurs. On allait à la terre, on venait nettoyer, on ramassait les coquelicots. Ce chemin il était dans un plus mauvais état avant !



Avec ma sœur et mes cousines ont joué à trap trap ici, on organisait des pique-niques aussi on mettait une tente, une nappe et des serviettes. Avant, il y avait pleins d'arbres fruitiers, et une petite cabane en pierre abandonnée. Un jour les pompiers ont appelé mon père car des gens avaient volé un camion de marchandises et l'avait caché et mis en feu ici.



Je vais te montrer un endroit où j'allais

pratiquement tous les week-end me promener en vélo ou à pied avec mes parents. Même le dimanche quand on organisait les réunions de famille, après le repas, on allait se promener et on passait toujours par la croix. Il y a une tradition ici, il faut taper le nombre d'année que tu as avec ton bâton de marche contre la pierre et puis faire un vœu. Il y a trois ans en arrière on a encore joué le jeu. J'avais 19 ans, j'ai tapé 19 fois contre la pierre.



Ici c'est un terrain qui appartient à la ville. Quand j'étais à l'école, les cours de sport se faisaient ici. Le reste du temps c'est un espace fermé et pas accessible pour les habitants.



Enfin voilà donc là c'est le trajet que

j'empruntais tous les jours pour aller à l'école. J'allais à l'école maternelle puis plus tard à l'école primaire un peu plus loin. Là tu vois ? c'est ce qu'on appelait la maman montagne ! On s'amusait tout le temps ici pendant les récréations.



Puis voilà je vais te montrer le trajet que j'empruntais jusqu'à la maison de mes parents. Sur cette route il y avait l'arrêt de bus « les cognets » j'attendais mon bus ici pour aller au collège à Saint-Rémy de Provence.

II. Interpréter la parole des habitants : synthèse des points d'arrêts marquants des récits

Après chaque itinéraire, s'opère un travail de retranscription de l'expérience. Le récit fraîchement enregistré est retranscrit intégralement en comprenant les indications de ton, les troncations de mots ou encore les faux départs. Le parcours est lui aussi reproduit sous la forme d'une carte schématique faisant apparaître le chemin emprunté mais également, les lieux formels ou informels cités, dans lesquels le guide se remémore un moment de sa vie. Autrement dit, c'est porter attention aux points d'arrêts marquants du parcours. Ce travail complémentaire, qui vise à faire la synthèse des parcours effectués, permet de mettre en valeur et en rapport les lieux d'émergence des souvenirs communs. Par l'analyse de ces lieux d'émergence et des souvenirs qui y sont rapportés, malgré la diversité des parcours et des expériences de vie, je tente de comprendre s'ils permettent de faire état de l'identité de la commune.

2.1. Les lieux formels

Par lieux formels, je sous-entends des lieux concrets, tels qu'une route, un chemin, ou encore une maison. Un endroit où l'on peut se rendre à l'aide d'un plan, ou d'une assistance à la navigation car ils possèdent une localisation. À la différence de ceux que je nommerai « sous lieux », développés prochainement, qui se distinguent des précédents parce qu'ils nécessitent l'intervention de la personne pour être indiqués ou utilisent les lieux concrets pour se repérer spatialement.

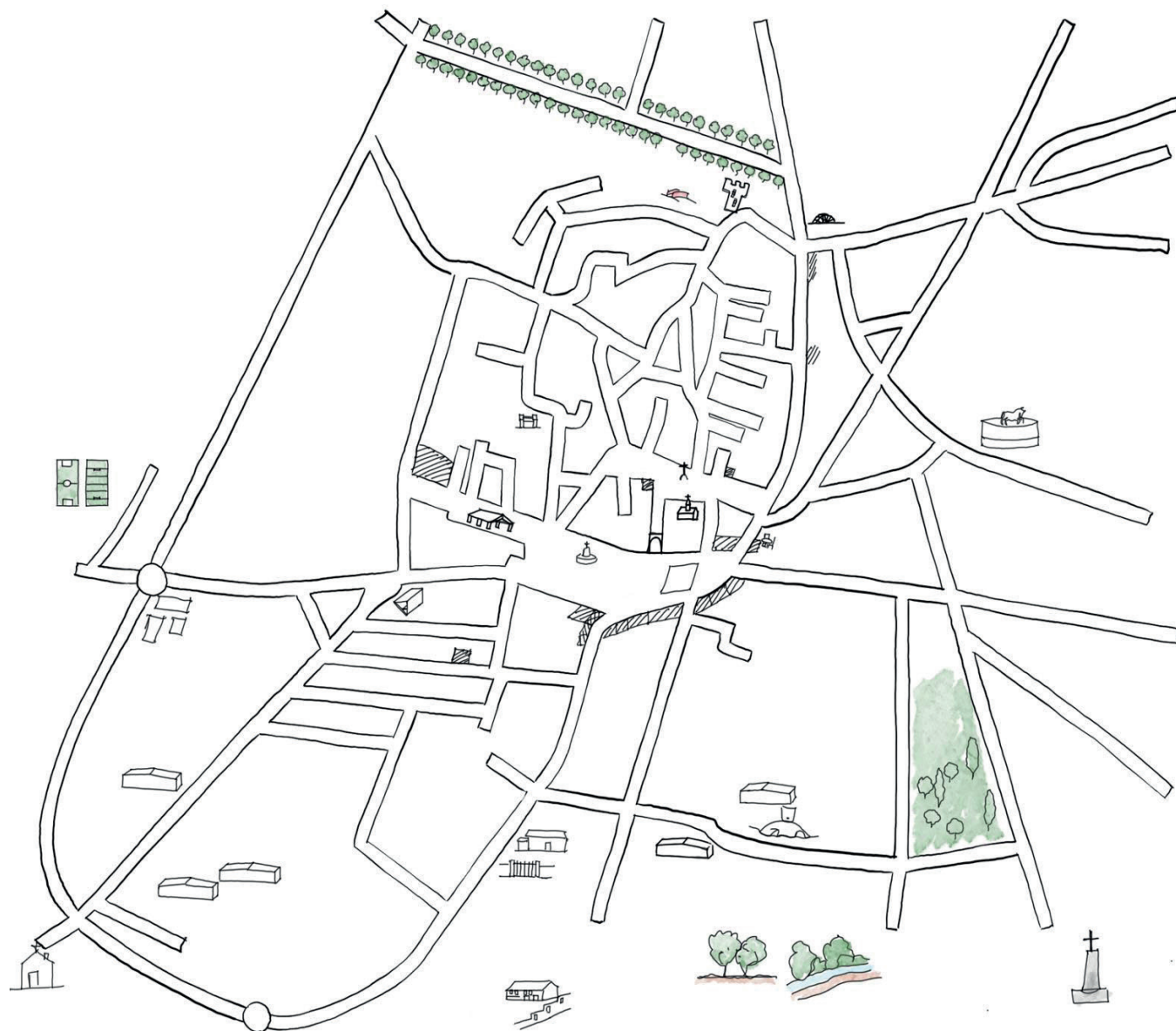


Figure 6. Carte globale des lieux d'émergence de souvenirs.

- L'église

Les lieux religieux ont toujours eu leur importance au sein des communes. Les églises vont avant même le développement des villes, être construites au centre de celles-ci et vont voir se greffer de manière concentrique le bâti autour d'elles. Cet effet est accentué car les églises sont pratiquées de tous, quelle que soit la condition sociale du visiteur. L'église Saint-Maxime est un lieu qui est commun aux différents itinéraires effectués. C'est un lieu qui rassemble les familles à l'occasion de différents événements. Pour Jeanne, Marie-Claude et Lucie ce n'est plus un lieu où elles se rendent quotidiennement. En revanche, l'église de la commune conserve encore de nombreux souvenirs ; « L'église d'Eyragues c'était un lieu de réunion, pour les enterrements, les baptêmes, les mariages... j'y allais plus régulièrement avec mes copines lorsque j'étais jeune et mon père, qui n'était pas de ce côté, m'avait sévèrement puni. Actuellement j'y vais pour des occasions précises. » (Jeanne), « le porche me rappelle lorsque j'accompagnais ma grand-mère à l'église, presque tous les dimanches. Je me rappelle que je n'étais pas trop disciplinée, j'avais du mal à rester assise toute la durée de la messe » . (Lucie)

- L'école communale

L'école élémentaire Gabriel Péri est un des points de parcours inévitables dans le récit des guides. Marie-Claude, Jeanne ainsi que Lucie y ont toutes les trois été scolarisées. Elles s'y remémorent des souvenirs joyeux de leurs enfances. C'est le cas lorsque Lucie aperçoit le jeu au travers des grilles de l'école maternelle ; « c'est ce qu'on appelait la maman montagne ! On s'amusait tout le temps ici pendant les récréations. » ou bien pour Marie-Claude, le trajet à bicyclette qu'elle effectuait tous les matins avec sa voisine. Même s'il n'est pas un lieu de leurs trajets



quotidiens actuels, il en reste un lieu emblématique pour ses habitants.

- Les commerces

Les commerces sont une des composantes de l'identité de la ville. Ils ont constitué des lieux de vie essentiels et des points de rencontre pour les eyraguais. D'ailleurs, au regard des itinéraires et des récits récoltés, l'identité ne se réduit pas aux nouvelles enseignes présentes dans la commune mais plutôt à ce qu'il s'y trouvait autrefois. Cette vision est renforcée par l'appartenance de ces commerces à des membres de familles natives de la commune. Marie-Claude et Jeanne énumèrent à de maintes reprises les commerces qui ont précédé ainsi que les noms des anciens propriétaires plutôt que ceux qui se trouvent sous nos yeux. L'utilisation de ces anciennes appellations ne se retrouvent pas que chez les anciennes générations ; « Et là où il y a la table du pizzaiolo c'était ce qu'on appelait coccinelle, un ancien supermarché. » (Lucie)

- La place de la commune

La place d'Eyragues est le centre névralgique de la ville. Elle est entourée par l'église, la mairie, et un ensemble de petits commerces, de bars et de restaurants. Elle s'accompagne de places de stationnement gratuites fournissant ainsi aux résidents du centre-ville, un lieu où garer leurs véhicules. Malgré sa fonction de parking, c'est ici que se centralise la vie sociale de la commune puisqu'elle donne lieu à de nombreux rassemblements et événements. Lors des itinéraires, les guides ont évoqué diverses manifestations comme le téléthon, les vide-greniers, le marché ou encore le festival folklorique annuel qui n'est plus d'actualité. En effet, la place présente une différenciation du traitement de son sol dans sa partie ouest qui semble être

destinée à ces activités. C'est ce que Lucie évoquait lors de son itinéraire « Le carré rouge au sol servait de scène pour les associations de danse mais c'était aussi l'endroit où ils mettaient les tatamis pour les démonstrations d'arts martiaux. »

- La colline attenante et le canal

La Gardy est un patrimoine naturel de la commune d'Eyragues qui n'est plus accessible aujourd'hui. Néanmoins, elle est un lieu d'émergence de souvenirs communs entre les habitants. L'accès au plateau de la Gardy se faisait par le clos serein⁴ ou en longeant le canal des Alpines. Il se trouvait être le lieu de promenade principal des habitants. La promenade du canal est quant à elle toujours pratiquée par les résidents et les promeneurs.

- Les lieux de loisirs

Les lieux de loisirs sont aussi cités lors des itinéraires. Notamment le stade, excentré de la ville, les arènes ou encore la salle polyvalente mitoyenne à la salle des fêtes de la ville. Ils représentent pour de nombreux habitants, l'occasion de se retrouver et de participer à diverses activités aussi bien sportives que sociales. Par exemple, Marie-Claude me parle du stade comme le lieu où elle amenait son fils jouait quand il était plus jeune, et Lucie me cite les différents événements qui l'ont conduite à s'y rendre.

- Les accès, les routes, les chemins

Finalement, les différentes routes de la ville participent également à l'image de celle-ci. D'abord, car elles sont des moyens de se localiser dans l'espace et se trouvent être également des connecteurs spatiaux entre les différents emplacements de la ville et les villes voisines. Ensuite, au regard des itinéraires,

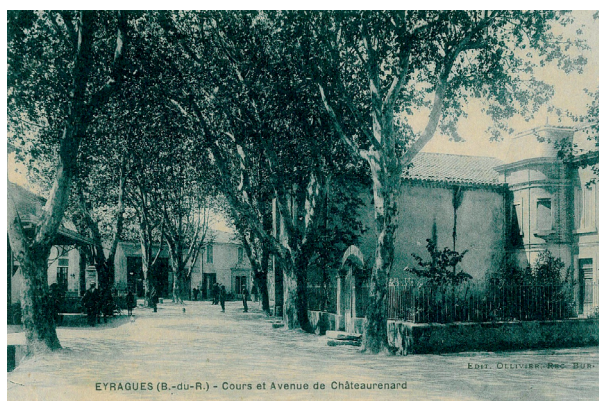


Figure 7. Photographies anciennes d'Eyragues.
Source : site de la commune <http://www.eyragues.org/>

quelques-unes agissent comme de véritables limites pour la population. À partir de telle rue ou tel chemin, nous sortons de la ville. Enfin, elles sont porteuses de l'histoire de la commune et d'une multitude de souvenirs partagés entre les habitants. Certaines vont effectivement être nommées en fonction de certains lieux représentatifs du passé historique de celle-ci comme la rue du moulin ou encore la rue du lavoir couvert. Puis d'autres garderont leurs importances dans la mémoire collective par l'usage qui en a été fait. Au vu d'anciennes photographies et des récits des guides au passé, la ville d'Eyragues semblait avoir fait de ses ruelles de véritables lieux de convivialité où les gens se rencontraient et discutaient. La présence réduite de véhicule à l'époque facilitait l'utilisation de celles-ci au service de la vie communale. Actuellement, ces rues restent fédératrices de souvenirs communs lors d'événements comme le défilé du carnaval et les fêtes traditionnelles.

2.2. Les lieux informels

Les lieux informels, cités moins fréquemment, correspondent aux expériences propres et personnelles de chaque habitant. Ils vont découler de leurs propres pratiques de l'espace et leurs habitudes dans leur environnement. Ces interstices, ou encore ces endroits que je nommerai « sous-lieux », vont au même titre que les lieux formels, participer à l'identité de la ville. C'est le cas lorsque Lucie évoque l'endroit précis où elle se tenait, sur les épaules de son père, lors de manifestations taurines, afin de mieux apercevoir les « attrapaïres⁵ » courir après la vache.

4. Le clos serein est un quartier d'habitation d'Eyragues.

5. « Un attrapaïre est une personne qui attrape les taureaux de Camargue lors de leur passage au cours des Abrivado et des Bandido. » (Wikipédia)

2.3. Des récits distincts, révélateurs d'une identité commune

Au regard des différents points cités ci-dessus, malgré les différentes expériences vécues, il semble se dégager des lieux communs aux parcours, qui permettent aux habitants la remémoration d'un ensemble de souvenirs. C'est notamment le cas dans les lieux de types religieux, l'église ou la chapelle qui ont vu défiler, au fil du temps et des générations, des événements variés qui ont permis le rassemblement de famille, amis, habitants ou non de la commune. Il en va de même pour la place du village, ainsi que l'école communale qui a vu plusieurs membres des familles grandir et évoluer, mais également, les voies qui sont révélatrices de cette identité collective.

D'après les entretiens en mouvement, et l'apparition des souvenirs des guides, l'identité d'Eyragues semble être empreinte de son passé historique et rural. Notamment, par l'importance donnée à ses traditions religieuses et taurines qui intègrent manifestations de toutes sortes dans divers coins de la commune. C'est d'ailleurs en parcourant les anciennes rues de la ville, qu'un des souvenirs de Jeanne refait surface : « Quand on parle d'Eyragues, on parle de la bourgine, avant c'était le nom que l'on donnait aux taureaux qui circulaient tous seuls cornes nues avec les cloches » . D'ailleurs, certains d'entre eux (coins) porteront, à l'image d'un chemin de pèlerinage, signes ou objets distinctifs faisant référence aux nombreuses festivités. (Croix de Saint Bonnet, place Jean Jaurès, autour de laquelle il y a lieu la commémoration). Cette identité commune va aussi bien toucher son patrimoine bâti que des sous-lieux qui sont témoins de la pratique et des habitudes des habitants dans l'espace.

III. Comprendre la parole des habitants : le rapport entre l'individu, la mémoire et le lieu

3.1. Les chemins de la mémoire

Comprendre la parole des habitants passe par un resserrement sur l'individu et sa faculté à se remémorer des moments de vie lors de son déplacement. Dans ce sens, les itinéraires sont à l'image de véritables chemins de la mémoire. Le récit s'invente et se construit dans un cadre présent, une scène actuelle mais à partir du passé. En effet, la mémoire de l'individu va être sollicitée à mesure du déplacement par la rencontre avec des lieux, des objets, ou des personnes qui l'interpellent. Les souvenirs resurgissent, et apparaissent de nouveau, dans le présent sans répondre à une logique chronologique. Pour le philosophe Walter Benjamin, la remémoration s'apparente à un rêve qui correspond au passé que nous réinterrogeons dans le mode de veille qui est le présent. Le sociologue français, Maurice Halbwachs s'est saisi des questions relatives à la mémoire des individus et des conditions dans lesquelles elle se manifeste. Il est intéressant de se questionner sur l'apparition des souvenirs lors de la méthodologie de l'itinéraire, et d'analyser ces différentes mémoires individuelles qui ensuite confrontées les unes aux autres forment, selon Halbwachs, un groupe et donc une mémoire collective.

3.1.1. Les théories de Maurice Halbwachs

Maurice Halbwachs, sociologue du XXe siècle, développe ses théories au sein de deux grands ouvrages phares *Les cadres sociaux de la mémoire* publié en 1925 et *La mémoire collective* publié en 1930.

« Pour se souvenir, il faut se sentir en rapports avec une société d'hommes qui peut garantir la fidélité de notre mémoire... un homme qui se souvient seul de ce dont les autres ne se souviennent pas ressemble à quelqu'un qui voit ce que les autres ne voient pas : c'est, à certains égards, un halluciné »

Il tente de démontrer que la mémoire se construit socialement. Comme démonstration, Il prend l'exemple d'un enfant qui est déplacé dans un environnement qui ne lui est pas familier, l'enfant semble avoir perdu tous ses souvenirs sans stimulation visuelle depuis plusieurs années. Les souvenirs ont besoin de cadres sociaux de la mémoire pour pouvoir être évoqués. Ces cadres sont fournis par la société elle-même, ils sont représentés par le langage, le temps, l'espace et l'expérience et font office de repère pour l'individu. « La mémoire n'est pas assimilable à une chambre intime de la conscience individuelle ou chacun conserverait son stock de souvenirs propres, mais plutôt à un processus de reconstruction, c'est à dire à une démarche de localisation et de figuration fonctionnant essentiellement à partir de repères socialement élaborés (langage, partitions de temps et de l'espace...) » . Le langage étant le support pour désigner les personnes, ou bien lieux en question, le temps qui apporte des indices sur la date, un potentiel moment historique, puis l'espace pour les questions de distance, déplacements et enfin l'expérience relevant d'événements extraits de la quotidienneté.

La réflexion débute par une distinction entre rêver et se souvenir. D'après Halbwachs, « nous sommes incapables de revivre notre pensée pendant le rêve ; ... si nos songes mettent bien en œuvre des images qui ont toute l'apparence de souvenirs, c'est à l'état de fragments, de membres détachés de scènes réellement vécues ; ...jamais une scène complète d'autrefois ne reparaît aux yeux de la conscience pendant le

sommeil. » (1925 : 49). Pourquoi nous ne reconstruisons pas le passé lorsque nous rêvons ? Pourquoi n'apparaît-il que sous la forme de segments ? L'état inconscient dans lequel nous sommes plongés lorsque nous rêvons ne semble pas permettre de faire intervenir les cadres nécessaires à l'apparition de souvenirs concrets. « C'est dans le rêve que l'esprit est le plus éloigné de la société » (*Idem* : 52). En rêvant, l'individu se déconnecte de sa société, et n'est plus capable d'user de sa mémoire.

Enfin, Halbwachs, étudie la notion de mémoire collective, qu'il définit comme l'ensemble des mémoires individuelles mises bout à bout pour n'en former qu'une. « Tout souvenir, si personnel soit-il... est en rapport avec tout un ensemble de notions que beaucoup d'autres que nous possèdent, avec des personnes, des groupes, des lieux, des dates, des mots et formes de langage, avec des raisonnements aussi et des idées, c'est-à-dire avec toute la vie matérielle et morale des sociétés dont nous faisons ou dont nous avons fait partie » (*Ibid.* : 51). En effet, un souvenir peut être partagé par un ensemble d'acteurs faisant partie d'une même entité, d'un même groupe. Halbwachs consacre les derniers chapitres de son livre à une réflexion sur la mémoire collective au travers des groupes sociaux tels que la famille, l'église ou encore la classe sociale. Ces groupes partagent des souvenirs communs, des fêtes, des traditions... qui forment une mémoire commune au groupe.

3.1.2. La reconstruction du passé à partir du présent (émergence des souvenirs)

« Il faut donc renoncer à l'idée que le passé se conserve tel quel dans les mémoires individuelles, comme s'il en avait été tiré autant d'épreuves distinctes qu'il y a d'individus. Les hommes vivant en société usent de mots dont ils comprennent le sens : c'est la condition de la pensée collective. Or chaque mot compris, s'accompagne de souvenirs, et il n'y a pas de souvenirs auxquels nous ne puissions faire correspondre des mots. Nous parlons nos souvenirs avant de les évoquer ; c'est le langage, et c'est tout le système des conventions sociales qui en sont solidaires, qui nous permet à chaque instant de reconstruire notre passé ».

La méthode des itinéraires fait intervenir la remémoration d'un événement passé à partir d'une scène qui a lieu dans le présent. La mémoire ne possède pas la capacité de conserver et de stocker un souvenir tel qu'il a été vécu exactement seconde par seconde. Sa remémoration, lors de l'expérience, va être altérée par l'environnement actuel dans lequel il refait surface. Il ne sera pas fidèlement reproduit. « La remémoration établit entre deux moments du temps un lien qui sans elle n'apparaît pas et qui n'existe pas en dehors d'elle » (2006 : 4). Elle vise à le transformer, à changer et/ou supprimer des extraits. Comme écrivait le philosophe Walter Benjamin, c'est comme « écrire l'histoire à partir du présent » . Le guide crée une nouvelle histoire, car il choisit dans le présent, des lieux où il se remémore des souvenirs vécus, dans le passé. En outre, la méthode fait intervenir les trois temps d'énonciation (passé, présent, futur) sans qu'il n'y ait de logique chronologique et de glissement du passé vers le présent et du présent vers le futur. Ceci renforce la reconstruction d'un passé sous une nouvelle version, marqué par la valeur d'usage. « Entre le

cadre et les événements, il y a identité de nature : les événements sont des souvenirs, mais le cadre aussi est fait de souvenirs. De fait, les souvenirs personnels auto-suffisants n'existent pas, l'individu ne se souvient pas vraiment du passé, il ne peut le revivre en tant que tel, il le reconstruit en réalité à partir des nécessités du présent » .

Je propose de faire un lien avec les peintures de Baselitz qui témoignent de son travail sur la mémoire. Il revisite ses souvenirs d'enfance, sous l'occupation des troupes soviétiques et les images de propagande diffusée en RDA dans sa série « Russenbilder » (les tableaux russes) qu'il a développés de 1998 jusqu'en 2005. Il reproduira un tableau de l'étang de son village d'enfance à Deutschbaselitz au bord duquel il a commencé à peindre. Cette nouvelle version, faite en 2009, a été produite depuis les souvenirs qui lui restaient et met en évidence l'effacement et l'abstraction dans sa peinture qui témoigne de l'oubli et de la temporalité écoulée.

3.1.3. Une mémoire collective ?

Je propose ici, de considérer les habitants d'Eyragues (les eyraguais), comme un groupe social au sens d'Halbwachs. La mémoire collective correspond à l'ensemble des mémoires individuelles mises bout à bout pour n'en former qu'une version, unifiée et universalisée. La mémoire collective fonctionne comme une mémoire de mémoire qui se représente le passé à partir de systèmes de classement et de figuration, lesquels lui viennent de l'extérieur et sont d'ailleurs les cadres de l'intelligence en général. Malgré le caractère changeant des lieux qui sont cadres de nos souvenirs, impulsé par les transformations que connaît la ville, la mémoire du lieu n'en est pas pour autant altérée. « Si les pierres se laissent transporter, il n'est pas aussi facile de modifier les rapports qui se

sont établis entre les pierres et les Hommes. » Le passé se conserve dans le milieu matériel qui nous entoure et c'est grâce à ces quelques traces que l'on arrive à le ressaisir. Celles-ci peuvent prendre différentes formes, comme la nomination des lieux à partir d'une histoire commune aux habitants de la ville. « Le lieu occupé par un groupe n'est pas comme un tableau noir sur lequel on écrit puis on efface des chiffres et des figures. [...] Ainsi s'explique que des édifices abattus, des voies effacées, longtemps subsistent quelques vestiges matériels, quand ce ne serait que l'appellation traditionnelle d'une rue, d'une place, ou l'enseigne d'un magasin : "à l'ancienne poste", "à l'ancienne porte de France", etc. » (1950 : 203)

3.2. Quelques facteurs de modification de l'expérience vécue

Nous avons vu précédemment, que malgré des itinéraires distincts, des lieux communs aux récits de vie sont décelables. Je proposais de les expliquer comme révélateurs de l'identité de la ville et démonstratifs d'une mémoire collective qui se transmet naturellement de génération en génération. Dans cette partie, j'aimerais questionner l'existence de différents récits de vie et expériences vécues au sein d'un seul et même territoire. Comment cette expérience varie d'une personne à une autre ? Et quels sont les facteurs qui la modifient.

3.2.1. Les différences intra individuelles

Dans le but de mieux comprendre quels sont les facteurs qui modifient les expériences au sein d'une communauté, il est nécessaire d'aborder la notion de variables intra-individuelles ou de ce que Kevin Lynch appelle les « signaux internes » (1972 : 1). Ainsi la psychologie différentielle nous explique qu'une même

expérience, vécue dans les mêmes circonstances par des personnes différentes, ne trouvera pas le même écho chez ces mêmes personnes. C'est ce que l'on appelle des variables intra-individuelles par opposition aux variables inter-individuelles qui se définissent par l'expérience vécue d'une sous communauté par rapport à une autre. Dans le cadre de ces recherches, on peut prendre l'exemple d'un commerce connu par toutes les personnes interrogées, mais décrit distinctement. Ce lieu peut ne pas avoir une symbolique similaire auprès de ces personnes alors même qu'elles en ont la même utilisation. Cette notion de différences intra-individuelles s'explique principalement par des perceptions dissemblables, tant aux niveaux sensoriels, que cognitifs, puisque nos sens et le traitement des informations qu'ils fournissent, diffèrent selon les individus. De ce fait, l'expérience passée et l'environnement dans lequel la personne a évolué, ont un rôle capital dans ce traitement et confère un caractère unique au ressenti d'une expérience vécue par un individu. Le libre arbitre a également son rôle à jouer dans ces expériences puisque le sujet choisit de quelle manière cette expérience le touche mais également comment cela va affecter ses expériences futures. On peut également penser aux caractéristiques physiques qui modifient considérablement le rapport que nous entretenons avec notre milieu de vie. Ainsi, une personne en situation d'handicap moteur, qui se déplace en fauteuil roulant, n'aura pas la même relation avec la ville qu'une personne valide.

3.2.2. L'attachement au lieu : un univers de référence

Je me suis questionnée sur la nécessité d'avoir un point de départ commun aux différents itinéraires. L'idée fondamentale était de venir s'immiscer dans le territoire de vie du guide, de faire partie de son monde toute une après-midi, d'emprunter ses trajets quotidiens, de côtoyer les lieux dans lesquels il se rend et

les habitudes qu'il rattache à ceux-ci. La mise en place d'un point de départ commun, contraignait le libre déplacement du guide et son choix sur les possibles lieux du parcours. Il a donc été librement choisi par les futurs guides. Lorsque je conversais avec les personnes qui allaient se prêter à l'expérience des itinéraires dans le but d'être informée de leurs disponibilités, de façon naturelle, elles me conviaient à leurs domiciles pour discuter de leurs vies, des rapports qu'elles entretiennent avec la ville. Dès cette première rencontre à leurs domiciles, dans leurs « chez soi » donc, je me sens percer leur sphère intime. Je me trouve au milieu de cadres de famille, de photographies de lieux que je reconnais ou non, et d'objets personnels chargés de sens pour mon hôte. C'est d'ailleurs, à mesure que se construit la discussion, que ces objets vont être exploités, utilisés, et montrés. Certains d'entre eux qui me semblaient silencieux en début de dialogue, vont soudainement me parler.

Les trois itinéraires que j'ai réalisés m'ont montré que le déplacement est motivé par un ordre émotionnel plutôt que chronologique. Le guide nous conduit vers des lieux auxquels il est attaché sentimentalement, qui font et forment son univers de référence. Divers facteurs vont favoriser l'attachement des habitants à leur ville. Notamment, le temps de résidence qui influence grandement le sentiment d'appartenance à un lieu. C'est le cas pour les guides les plus âgées, pour qui la commune ne semble avoir aucun secret : « J'ai toujours vécu à Eyragues » (Marie-Claude), « Imagine-toi un peu, je suis arrivée à l'âge de 8 ans, ça fait 70 ans. » (Jeanne). Cet univers de référence dépend également du positionnement du lieu de vie quant à la ville. En effet, Jeanne habitait dans son enfance, dans le centre-ville puisque ses parents tenaient une épicerie. Elle avait pour habitude de jouer dans les anciennes ruelles et c'est là-bas qu'elle a décidé de me conduire lors de l'itinéraire. En

revanche, Marie-Claude, habitait dans un mas excentré du cœur de la commune, ce qui explique l'utilisation alternée de la voiture et de nos jambes lors de l'itinéraire, qui m'a amené à voir des lieux de la partie sud-ouest de la ville. Enfin, ce choix des lieux du parcours dépend également de la pratique que nous avons de la ville, et des habitudes qui y sont associées : où est-ce que nous allons faire nos courses ? Quels chemins empruntons-nous ? Où nous réunissons-nous avec nos amis ? Lucie me parlera de la caserne des pompiers où elle est actuellement pompier volontaire alors que Jeanne m'emmènera aux terrains de boules d'Eyragues, où elle est membre de l'association de pétanque.

3.2.3. Le temps et les évolutions de la ville

Une ville évolue perpétuellement. Elle connaît des démolitions, des rénovations, de nouvelles constructions, des rafraîchissements, des agrandissements, etc. Elle voit son centre-ville muter, des habitants s'installer et d'autres s'en aller, elle assiste aux changements de design des devantures de ses commerces avec la succession de leurs propriétaires. Elle voit l'expansion urbaine gagner du terrain, elle voit pousser de nouveaux lotissements tels des champignons, ainsi que la création de nouveaux axes pour les desservir. Finalement, elle voit disparaître ses terres agricoles qui se métamorphosent en de véritables quartiers d'habitation. Au cours du temps, Eyragues connaît la mutation d'un passé profondément rural vers le développement d'une urbanité en lien avec le reste du territoire.

Les itinéraires effectués avec Marie-Claude et Jeanne et les récits de vie qu'elles forgent au passé, me font prendre conscience de ces transformations de la ville. Tout ce qu'elles évoquent, moi, je ne l'ai pas connu. Je comprends alors que la ville n'est pas une entité

stable où seuls nos jugements, nos habitudes et notre intra individualité jouent sur l'expérience que nous avons du lieu. La ville dans sa globalité, ainsi que les différentes formes dont elle fait état au cours du temps, influencent directement le rapport que nous entretenons avec elle. Marie-Claude et Jeanne sont les deux guides les plus âgées du panel, elles ont assisté aux nombreuses modifications de la commune. D'ailleurs, elles vont, à de multiples reprises, lors de l'itinéraire, être étonnées par de nouveaux changements. « Eyragues a vraiment beaucoup changé. Il est vrai que pas mal de temps s'est écoulé depuis, mais bon je suis surprise de tout ce qui a été fait. » (Marie-Claude). C'est un sentiment qui est partagé avec Jeanne : « En me baladant dans ses rues, je suis surprise de toutes ces rénovations, tout a beaucoup changé [...] Je regarde les noms sur les boîtes aux lettres pour voir si je reconnais, puisque ça bouge quand même ». Elles vont, dès qu'un objet ou un lieu percutent leurs champs de vision, et fait émerger un souvenir de vie, me raconter tel qu'il était autrefois, comme elles l'ont connu avant. C'est notamment le cas lorsque, Marie-Claude énumère les noms des anciens commerces, épicerie, merceries : « Là où il y a le toril actuellement, c'était une épicerie et à côté c'était un tabac » ou lorsque Jeanne, se trouvant en face d'une fenêtre d'une maison de ville qui se trouve être à la fois son ancien bureau dans lequel elle exerçait son métier, et un ancien appartement dans lequel elle a vécu deux ans auparavant, m'explique la répartition des fonctions et des tâches de travail au sein des anciens locaux.

Au moment où je reçois ces témoignages subjectifs, je me rends compte qu'une grande part de ce qu'elles me racontent, n'est plus en accord avec ce qui se trouve sous nos yeux. Je m'étonne à maintes reprises, de ce choix qui privilégie le passé bien plus que le rapport au présent qu'elles entretiennent avec la ville.

Malgré une pratique encore courante de la ville, pour faire des courses, se rendre chez des amis, ou encore se promener, elles vont, qu'à de rares occasions, parler du rapport actuel qu'elles entretiennent avec la ville. Il va se former une frontière importante entre leurs vies d'avant et celle qui a suivi les transformations de la ville. Comme si, cette remémoration d'une époque, maintenant révolue, avait plus d'importance que leurs pratiques actuelles de la ville.



Figure 8. Comparaison entre deux photographies de l'avenue Henri Barbusse, anciennement avenue de Saint-Rémy.

Figure 9. Comparaison entre deux photographies de l'avenue Général de Gaulle, anciennement nommée la place de la Mairie.

3.3. La nécessité de la référence au passé : la nostalgie

Toutefois, l'usage exclusif du passé reste intéressant et révélateur d'un phénomène nostalgique produit par le mouvement des villes, qui extraits les habitants d'un lieu pourtant familier. C'est ce que Berliner appelait le « tout-perdre contemporain » (2018 : 10) dans son ouvrage *Perde sa culture*, qui est la prise de conscience que la « temporalité humaine est irréversible » (*Idem* : 11) et qui provoque la nostalgie comme « réaction contre l'irréversible » (*Idem* : 10). La méthodologie des itinéraires va faire susciter chez les guides, différentes formes de nostalgie. Notamment, de la nostalgie heureuse, qui désigne la remémoration d'un moment vécu pendant l'enfance qui ne suscite pas l'envie d'être revécu. « Ce chemin je m'en rappelle bien, il n'y avait pas de maison. J'étais souvent avec la voisine, Viviane, qui avait mon âge. Je devais la porter sur mon vélo pour aller à l'école, parce qu'elle avait du mal à marcher vite et qu'elle me mettait en retard. » (Marie-Claude). Berliner présente deux autres formes de nostalgie des anthropologues, qu'il nomme l'endo-nostalgie et l'exo-nostalgie. La première étant le regret que l'on ressent pour un moment de vie vécu et la seconde, qu'il développe plus largement, concerne un regret éprouvé pour une époque que l'on n'a pas connue ou vécue.

Cette dernière est non sans lien avec l'émergence des notions de patrimoine et de culture. En effet, depuis qu'il eut, après les destructions massives causées par les guerres, une prise de conscience collective de l'intérêt de conserver les constructions des Hommes comme seuls et uniques témoins de l'histoire, la ville s'est réorganisée. La mise en place des premiers inventaires visant à répertorier le bâti ancien et l'apparition de la notion de patrimoine a ancré dans les mœurs de la société cette nécessité de se référer

à un événement passé. Certains lieux ont été conçus et aménagés pour que cette faculté d'élasticité spatio-temporelle soit efficiente. C'est notamment le cas, à l'échelle de la ville et de ses balades révélatrices du patrimoine, mais aussi, plus spécifiquement, dans certains emplacements des villes, comme les jardins, les musées, les églises. C'est en me baladant la semaine dernière, au cœur du parc Monceau à Paris, et en admirant les différents vestiges de la ville conservés et réunis, que j'ai eu un écho de l'expérience des itinéraires dans la commune d'Eyragues et du sentiment d'exo-nostalgie éprouvé par les guides. Notamment, lors de celui partagée avec Jeanne où nous apercevons l'ancienne roue du moulin à huile restaurée et ré-utilisée par la commune afin de faire perdurer la mémoire du passé historique de la ville. « On arrive au moulin là, ce n'était pas couvert à l'époque, on apercevait le chemin de l'eau, c'était un moulin à l'huile je crois, je n'en suis pas sûre, et l'eau passe dessous. Cette roue, ils l'ont mise plus tard pour rappeler l'histoire du moulin, d'ailleurs tu vois la gravure sur la façade là-bas, c'était son emplacement exact » .



Figure 10. Machines à voyager dans le temps, fabriques du Parc Monceau, Paris.

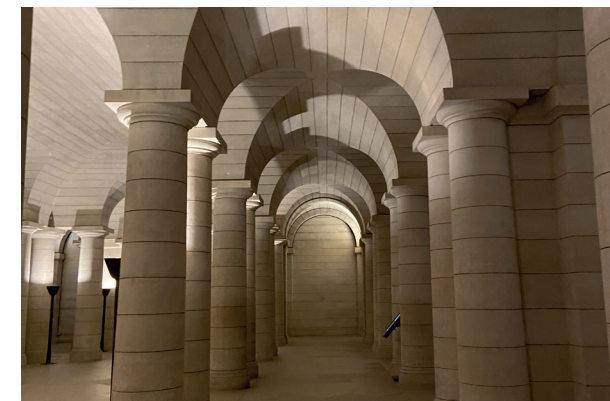


Figure 11. La crypte du Panthéon, nécropole, Paris.

Conclusion

Pour conclure, la méthode des itinéraires possède cette capacité de faire apparaître « la pluralité culturelle des représentations et l'intérêt de prendre en compte cette pluralité dans le cadre d'une analyse concernant la lecture d'une histoire ou d'un territoire » (1992 : 56) Elle propose une nouvelle lecture du territoire qui ne se réduit pas aux codes et données géographiques mais qui se construit à partir de la mémoire des guides et utilisent les diverses émotions que font renaître leurs souvenirs. Elle intègre une dimension plus abstraite à la lecture de la ville, axée sur le recueil de témoignages sensibles qui sont les récits de vie de ses habitants.

Cependant, cette nouvelle visibilité du territoire reste complexe à définir de manière uniformisée. En effet, malgré un lieu d'étude facilement praticable du fait de ses caractéristiques de petite ville rurale de la couronne périurbaine, elle met en relief la coexistence d'une pluralité d'expériences vécues. Nous avons vu précédemment que divers paramètres influencent le rapport que nous entretenons avec le lieu, qui expliquent la variation de l'expérience d'une personne à une autre. Ce sont, les différences intra individuelles, l'attachement au lieu, la durée de résidence, la pratique de la ville, les habitudes qui y sont rattachées, l'intégration à la vie de la commune ou encore la temporalité humaine et les évolutions que connaît la ville qui forment l'écart entre les ressentis des habitants. Malgré, des récits de vie personnels et uniques, nous avons vu que certains lieux d'émergences des intersubjectivités - les souvenirs - chez nos guides, sont témoins de l'identité de la commune et d'une mémoire collective partagée entre habitants réunis par les festivités et les traditions qui y sont très présentes.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

AZIMUT, *une marche photographique en France*, tendance floue, Éditions Textuel, Paris, 2020.

BERLINER David, *Perdre sa culture*, Éditions Zones Sensibles, Bruxelles, 2018.

BERTAUX Daniel, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, [1997], Paris, Armand Colin, 2005.

CHARMES Éric, *La Revanche des villages, Essai sur la France périurbaine*, Éditions du Seuil et de la République des idées, Paris, 2019.

CHESNEAU Isabel et Marcel Roncayolo, *L'abécédaire de Marcel Roncayolo. Introduction à une lecture de la ville*, Gollion (CH), Infolio, 2011.

CUNY Cécile, Alexa FARBER, Anne JARRIGEON, *L'urbain par l'image, collaborations entre arts visuels et sciences sociales*, Créaphis éditions, Paris, 2020.

DIBIE Pascal, *Le village métamorphosé, révolution dans la France profonde*, Éditions Plon, Paris, 2006.

FAUVILLE Arthur, Maurice HALBWACHS, *Les cadres sociaux de la mémoire*. In : *Revue néo-scholastique de philosophie*, 28^e année, Deuxième série, n°12, 1926. pp. 497-500.

GRIMAUD Pascal, Laurent Sébastien FOURNIER, Jean-Pierre LE GOFF, *le temps présent*, filigranes éditions, Paris, 2016.

LYNCH Kevin, *What Time Is This Place ?*, MIT Press, Cambridge, 1972.

MAROT Sébastien, *L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, éditions de la Villette, Paris, 2010.

MARTOUZET Denis, « Le rapport affectif à la ville : premiers résultats » , in Thierry Paquot *et al.*, *Habiter, le propre de l'humain*, La Découverte, Paris, 2007, p. 171-192.

NAMER Gérard, Maurice HALBWACHS, *les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994 [1925].

NAMER Gérard, Maurice HALBWACHS, *la mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997 [1950].

PETITEAU Jean-Yves, « La méthode des itinéraires ou la mémoire involontaire ». In, Augustin BERQUE, Philippe BONIN, Alessia DE BIASE, Jean-Paul LOUBES et Jean-Yves PETITEAU, Colloque *Habiter dans sa poésie première*, 1-8 septembre 2006, Cerisy-La-Salle. Conférence donnée le 3 septembre. 16 p.

PETITEAU Jean-Yves, Bernard RENOUX, « Itinéraire du Grand Desbois, docker à Nantes » , *Les Annales de la recherche urbaine*, n°55-56, 1992, p. 127-139.

Vacances à Saint-Victor, la crique nantaise en collaboration avec Georges-Henri Laffont, enseignant-chercheur à l'école d'architecture de Saint-Etienne. Disponible sur : <https://www.calameo.com/read/0041201769bbde11f8271>

Sitographie :

Site Internet de la commune d'Eyragues : <http://www.eyragues.org/>

Annexes

N°1 : Les limites méthodologiques

La méthode des itinéraires, au sens de Jean Yves Petiteau, implique la coordination entre quatre acteurs. L'espace, le guide qui est l'interrogé, le sociologue qui est à l'écoute et qui est le receveur du récit puis le photographe qui sacralise les moments opportuns. Dans l'élaboration de mon travail d'entretien en mouvement, j'ai, à plusieurs reprises, effectué deux rôles en simultané. Cela représentait une difficulté technique et pratique, qui rendait l'échange fastidieux et causait des nuisances sonores sur l'enregistrement du récit dues aux mouvements nécessaires à la prise de photographies. Le photographe a cette capacité d'être en flottement et de s'éloigner de l'échange pour se concentrer sur la captation du moment. Ce manque de praticité portait atteinte à la qualité de la capture sur le vif, au moment de l'émergence d'un souvenir, d'une émotion. Il me paraît avoir raté quelques-unes de ses émergences ce qui m'a poussé à retourner sur site pour combler les lacunes. Mais c'est un avis personnel que le lecteur, lors de la lecture du photo-roman n'est pas censé remarquer. Moi, j'en suis consciente car j'ai vécu toutes les étapes de ce travail et comme dans chaque défis, travaux, nous ne sommes pas objectifs.

Après avoir effectué les itinéraires test, et défini le rendu et la publication de ses récits en mouvements, j'avais une idée plus claire de ce qu'il me fallait en termes de quantité de photographies et d'échanges. Ils m'ont permis de me familiariser avec la méthode en revanche m'ont desservi dans la spontanéité de la démarche et du recueil de récit. En effet, j'ai à plusieurs reprises interrompues le récit dès que je prenais conscience de l'importance du moment, dans le sens où il faisait émerger une émotion ou bien faisait

état d'un moment marquant de vie du guide qui nécessitait son immortalisation.

Une des difficultés suivantes, s'est manifestée à mesure que j'effectuais les premiers itinéraires "test". C'est une réalité de distance et de possibilité de se déplacer sur les lieux découlant du récit du guide. On ne peut être partout à la fois, l'envie de se téléporter était très présente. Les souvenirs resurgissent et chacun en entraîne des suivants à mesure qu'ils s'éclaircissent. Ce qui entraînait un décalage entre les images et le propos. C'était frustrant pour moi, à la fois dans le rôle d'accompagnateur, épris par le récit palpitant et le côté plus technique qu'incarne le photographe puis celui qui retranscrit cette expérience à posteriori, qui tenait à lisibilité et la fidélité des images par rapport au récit. Finalement, je me suis rendue compte qu'il était rare d'avoir une correspondance exacte entre la photographie et le texte puisque le guide fait le récit d'un présent qui est proscrit, qui n'existe plus. Dans certains lieux subsistent des formes et des traces d'un passé révolu et d'autres, complètement transformés, ne vivent plus que dans la mémoire de ceux qui l'ont connu.

Enfin, l'incertitude du rendu de la méthode est un aspect anxigène. Il est impossible de prévoir les qualités de l'expérience et du récit raconté. Nous ne savons qu'à la fin de l'entretien s'il aura beaucoup d'intérêt dans notre travail.

N°2 : Echantillons de questions :

Êtes-vous habitant de la commune ? Depuis combien de temps ? Comment êtes-vous arrivé à Eyragues ?

Combien de temps avez-vous vécu à Eyragues ? Pour quelles raisons ne résidez-vous plus à Eyragues ?

Est-ce que des membres de votre famille résident à Eyragues ?

Quels grands moments de vie avez-vous vécu à Eyragues ?

Avez-vous des enfants ? ont-ils été scolarisé dans les écoles du village ? L'avez-vous été vous-même ?

Participez-vous à quelconque actions, associations, organisations dans le village ?
Si oui, depuis quand et pour quelles raisons ?

Quels trajets avez-vous l'habitude d'emprunter ?
Quels sont ceux exceptionnels ?

Si l'on vous demander d'expliquer ce qui fait l'identité du village, que diriez-vous ?

Si vous deviez citer les lieux significatifs du village, quels seraient-ils ?